Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1909-1910)

Artikel: Réflexions sur "la Suisse actuelle et les artistes"
Autor: Mentha, F.H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750841

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉFLEXIONS SUR "LA SUISSE ACTUELLE ET LES ARTISTES"

M. C. F. Ramuz vient de déclarer que nos artistes se détachent de plus en plus de leur pays, et de nous expliquer la cause de cette désaffection. Qu'il me permette de lui répondre tout d'abord que les artistes, c'est-à-dire, selon sa définition, *ceux pour qui l'art,* que ce soit sculpture ou musique, peinture ou littérature, *est la raison même de vivre,* sont destinés partout et toujours, et non seulement en Suisse et aujourd'hui, à ressentir un certain malaise, un mécontentement sourd, qui tient vraisemblablement à ceci, que l'art ne peut donner une raison suffisante de vivre. Sans tenter de démonstration, je me contenterai, pour toute preuve de cette vérité, de l'aveu éclatant qu'en ont fait trois auteurs, parmi les plus grands de la littérature française, lesquels malgré les succès, la faveur, les applaudissements de la société la plus cultivée, ont reconnu l'inanité, au moins relative, de leur œuvre artistique.

Le premier est Racine, renonçant au théâtre avant quarante ans; sans doute qu'il s'était converti: mais pourquoi se serait-il converti, s'il ne s'était senti malheureux?

Le second est Bossuet, dont je m'amusais il y a quelque temps à relire l'oraison funèbre de Condé; on y voit exprimé très nettement, au commencement et à la fin, le dégoût que ce discours de cérémonie, dont il s'acquitta si bien, lui inspirait, et la conclusion en revient à dire: C'est bien la dernière fois que je salue les morts et que je drape un deuil; je ne suis décidément pas fait pour cet inutile travail; laissez-moi donc enseigner en paix le catéchisme dans mon diocèse: cela seul est digne de moi.

Et, pour que M. Ramuz ne me reproche pas de ne lui citer que d'authentiques chrétiens, voici Voltaire, sans doute moins artiste que Racine et moins grand écrivain que Bossuet, mais qui cependant fait encore assez bonne figure parmi les gens de lettres, et qui, jugeant l'œuvre de toute sa vie, a pu dire avec un sourire indulgent:

J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.

Si nous en croyons ces trois hommes, experts en la matière autant qu'aucun auteur romand, le culte des lettres ne procure,

même dans les conditions les plus favorables, aucune satisfaction profonde. Il faut donc plaindre les infortunés pour qui l'art est la raison même de vivre et qui n'existent en somme que par le passé, comme l'affirme M. Ramuz: ils sont atteints d'un mal dont ils pourront peut-être se distraire un moment à l'étranger, mais qui ne guérira jamais. Avant de souffrir du milieu, ils souffrent inévitablement de leur propre tempérament.

* * *

Cela dit, il est trop certain que les circonstances de la Suisse, pour qui n'y gagne pas d'argent, ne sont pas réjouissantes. Nous nous imaginons, grisés par le beau nom de République, qu'il y a une fierté inflexible dans nos institutions, et nous sommes humiliés quand nous nous apercevons qu'il y en a peu dans les caractères et dans les faits. La cause profonde en est sans doute la pénurie de ressources naturelles, qui a mis notre pays dans une dépendance économique séculaire de l'étranger. La forme de cette dépendance a changé avec le temps, mais la dépendance est demeurée la même, et l'attitude qu'elle nous impose choque naturellement les yeux un peu délicats. Notre sol ne nourrit pas ses habitants: ce ne serait que demi mal, si nous ne voyions nos grandes industries d'exportation menacées par l'abandon du libre échange. Si bien que, pour obtenir ce qui nous manque, nous avons pris l'habitude de servir les riches et de les attirer chez nous; nous excellons à organiser de merveilleux hôtels (qui certes sont des œuvres d'art en leur genre), comme autrefois des régiments capitulés, et cela pour une clientèle qui n'est pas plus démocratique. M. Ramuz nous fait craindre que cette industrie elle-même ne périclite, et que les étrangers, pour l'amour de qui nous abandonnerions notre caractère national, ne finissent par perdre le goût d'une Suisse sans saveur helvétique. Ce danger-là n'existe point à mon avis; car les étrangers qui peuplent le bord de nos lacs ou nos hautes vallées ne nous font point l'honneur d'étudier nos mœurs ni nos idées: ils ne songent qu'à transporter dans un décor pittoresque et parfois émouvant leurs habitudes d'oisiveté; tout ce qu'ils nous demandent, c'est l'entente parfaite du confort et un personnel bien stylé. Mais sans doute la mode peut changer; elle peut prescrire à ses dévots, dont nous avons dû nous faire

les serviteurs, d'autres pélerinages que ceux de l'Engadine, de Lucerne ou du Léman, et alors l'une des ressources artificielles que nous avons créées avec une ingéniosité et des efforts en eux-mêmes admirables nous échapperait.

Nous aurions vraiment grand besoin de quelques possessions coloniales, et nous ne sommes pas dans le cas d'en avoir. Peut-être ne serait-il pas impossible, par une combinaison quelconque, de nous assurer quelque part, dans les Indes néerlandaises par exemple, des concessions assez vastes pour que nos jeunes gens soient tentés d'y émigrer nombreux en y transportant quelque chose de leur pays. Il vaudrait mieux sans doute créer et exploiter à Sumatra ou à Bornéo des plantations quelconques, plutôt que de bâtir de nouveaux palaces et de vertigineux funiculaires; ce serait une activité infiniment plus saine. Un semblable établissement nous rendrait une liberté d'esprit que nous n'avons plus, opprimés que nous sommes par les nécessités économiques sur notre territoire insuffisant, à la merci de la politique douanière des autres Etats et du caprice de nos riches visiteurs, c'est-à-dire à la merci de l'égoïsme d'autrui. Ce qui nous manque, ce n'est ni l'énergie ni l'aptitude à toute sorte de travail, c'est, pour appliquer cette énergie et ce travail, une matière qui soit à nous. Est-il absolument impossible de l'obtenir?

Quoi qu'il en soit, nous ne l'avons pas aujourd'hui, et il en résulte des conséquences beaucoup plus graves que celles qui froissent M. Ramuz, et qui sont surtout extérieures. Les autorités se sentent naturellement le devoir de favoriser ce qu'on appelle l'industrie des étrangers: de là, de la part de la Confédération, la tolérance, plus ou moins constitutionnelle, des petits chevaux et autres jeux; de là, dans certains cantons, les exemptions d'impôts promises aux étrangers *oisifs* qui viennent y prendre leur domicile. Il est impossible d'avoir moins de fierté. Le pullulement des Universités dans la Suisse romande n'est nullement dû, comme le croit M. Ramuz, au chauvinisme cantonal: ce ne sont pas seulement des écoles nationales, mais tout autant et probablement davantage, qu'on s'en rende compte ou non, des hôtelleries intellectuelles offertes à la jeunesse étrangère et que la situation de notre pays permet d'ouvrir avec quelques chances de succès. Ce

phénomène n'est pas réjouissant, je le veux bien; mais il n'est pas humiliant non plus.

En revanche, jamais la petitesse d'esprit résultant de l'obsession des intérêts matériels ne s'est révélée avec plus d'évidence que dans la politique du rachat des chemins de fer. Ces intérêts existent, nous devons compter avec eux sans les mépriser, et ce serait une vaine sottise de déplorer une condition inhérente à la vie humaine; il y a d'ailleurs, dans ces intérêts mêmes, une certaine esthétique de subordination élémentaire qui, pour peu qu'on l'observe, leur donne de la beauté et y met de l'harmonie. Malheureusement, nous n'en avons pas été capables. Il saute aux yeux qu'en rachetant les réseaux des cinq principales compagnies, la Confédération créait par là même un grand intérêt national auquel dans l'avenir tout devait être subordonné en ce domaine; et pourtant, jamais le rachat n'aurait été voté, dans les Chambres mêmes, s'il n'avait pas été entendu qu'au mépris du plus simple bon sens l'on continuerait d'octroyer, comme sous le régime des compagnies, les concessions qui seraient demandées, quand même les nouvelles voies feraient une concurrence ruineuse aux chemins de fer fédéraux. Quelle aberration! Vraiment, si le rachat n'était possible qu'au prix de cette inconséquence mortelle, nous ne pouvions pas nous le permettre. Qui veut à la fois le beurre et l'argent du beurre court à sa perte. Voilà qui afflige beaucoup de patriotes, infiniment plus que les spectacles inélégants dont s'émeut M. Ramuz.

* * *

M. Ramuz condamne *le goût du beau,* qui n'aboutirait qu'à l'horrible, et recommande *le goût de la tradition,* auquel auraient obéi nos grands-pères, qui faisaient comme on avait toujours fait. Il faut s'entendre. Je crois que nous devons nous féliciter au contraire d'avoir eu des grands-pères capables de s'affranchir quelquefois de la tradition et d'aimer la nouveauté dans le beau. Nous n'avons rien de comparable en Suisse à la vieille ville de Berne, dont les constructions dans leur ensemble ne remontent guère, si je ne me trompe, qu'au XVIIIme siècle, et qui ne serait pas ce qu'elle est si l'on n'avait pas rompu alors avec la tradition. Ces bourgeois de Berne ont visiblement innové, et avec bonheur. Ce qu'il faut condamner, ce n'est pas le goût du beau opposé

au goût de la tradition, mais c'est, au lieu de ce goût du beau, naturel, inné, inconscient, la volonté laborieuse d'avoir du goût et d'aimer le beau. Jamais sans doute cette volonté, néfaste parce qu'elle est impuissante, ne s'est autant exercée et n'a causé tant de ravages, soit chez nous, soit à l'étranger. Nous vivons à une époque où sévissent le bourgeois gentilhomme, si touchant dans sa manie d'être à la mode et du bel air, et les précepteurs bavards auxquels il daigne donner audience. Ce sont des puissances dont il est dangereux de se moquer.

* * *

M. Ramuz, pour s'excuser de prendre congé de nous, nous demande *s'il y a quelque chose de laid à aimer dans son cœur une représentation qu'on s'est faite de son pays, et à souffrir de ne la retrouver nulle part autour de soi?* Mais non, mais non, cela n'est pas laid du tout; cela est même tout à fait distingué: seulement cela est très malheureux. Il ne faut pas aimer les représentations qu'on se fait, mais les réalités, qui seules existent; et il faut se garder de vouloir que les choses soient non ce qu'elles sont, mais ce que nous voulons qu'elles soient, car c'est donner à sa volonté et à son affection un objet de néant, et rien n'est plus mauvais pour le système nerveux. Mais il est très bon de souffrir de l'imperfection des choses que nous aimons, parce que telle est la condition nécessaire de notre travail, qui doit tendre à les améliorer. M. Ramuz souffre de ce que les choses ambiantes ne soient pas meilleures: c'est notre sort commun; c'est le sort de tous les hommes qui pensent, partout et toujours. Ce n'est pas une raison de les condamner, mais de chercher à les améliorer. C'est à quoi, pour la paix de leur cœur, se sont appliqués les trois écrivains que je rappelais en commençant. Et comment? En élevant sa tardive famille dans la discipline d'une vie bien ordonnée, comme Racine; en faisant avec bonhomie le catéchisme, comme Bossuet; en protégeant les persécutés et en répandant le bien-être autour de lui, comme le vieux Voltaire. Les formes sans doute sont innombrables, et toute bonne volonté finit par trouver celle qui lui convient. Hors de là, il faut se résigner à l'exaspération chronique de Flaubert.

NEUCHATEL F. H. MENTHA

REMARQUE: J'ai l'impression qu'au fond M. Ramuz et M. Mentha sont d'accord sur le fait essentiel dont nous souffrons tous: la matérialité. M. Ramuz parle en artiste, M. Mentha en philosophe. Et connaissant la malice de mon cher collègue de Neuchâtel, je crois presque que si, en apparence, il critique M. Ramuz, ce n'est au fond que pour lui donner raison.

E. BOVET

□□□

DAS FLIEGEN UND DIE KUNST

LAIENPHANTASIEN ÜBER SCHÖNE MÖGLICHKEITEN DER KUNSTENTWICKLUNG

VON PEREGRINUS

In fünfzig, vielleicht schon in zwanzig Jahren werden die Menschen Fausts Mantel besitzen. Ein Flugapparat wird erfunden sein, so individuell bequem und so billig wie ein Fahrrad. Ist doch dieser Tage Santos Dumont mit seinem Einfächerflieger „Libelle" in fünf Minuten acht Kilometer weit geflogen; und sein Apparat wiegt bloss noch fünfzig Kilo! Dann wird das *toolmaking animal*, wie die englischen Soziologen den Menschen definiert haben, das Werkzeuge verfertigende Geschöpf, im Besitz seines edelsten Werkzeuges und Spielzeuges sein. Der Geist der Schwere, unser aller Erbfeind, ist gebannt. Wir werden erlöst vom Kleben an der Scholle, von dem uns auch die Eisenbahn, die teure und nicht nach unserem Belieben fahrende, nur mangelhaft erlösen konnte. Jedermann wird etwas Besseres als Bahn und Automobil in seinem Schuppen, ja in seinem Zimmer haben.

Welche Veränderung im ganzen Sein des Menschen! Kein Vernünftiger wird bezweifeln, dass damit ein neuer Abschnitt in der Geschichte unseres Geschlechts gesetzt ist. Die ganze Weltgeschichte legt Zeugnis davon ab, dass die Erfindungen es sind, die die tiefsten Furchen auf dem Acker der Geschichte ziehen. Die Kulturgeschichten, die nach Erfindungen einteilen, sind gründlicher als die nach Ideen rechnen. Neue Erfindungen prinzipieller Art haben eine umgestaltende Wirkung, der nichts gleichkommt. Sie gestalten auch die Ideenwelt um.